

De l'intime comme terme de relation

Si l'intime reste depuis quelques décennies au centre de l'intérêt des travaux académiques, colloques et journées d'étude¹ à la croisée des disciplines, c'est soit qu'il se laisse facilement ramener, peut-être même trop vite, à la thématique de l'écriture de soi où l'intime se définit *in fine* dans l'opposition irréductible du privé et du public ; soit qu'il ne se laisse saisir que dans le paradoxe, dans l'« altération ». La difficulté de déterminer ou d'identifier l'intime tient essentiellement à ce qu'il ne soit et n'ait jamais été une donnée immédiate et intangible du sujet. Car ce rapport à soi n'a lieu ou ne prend forme qu'au sein d'interactions réciproques de l'intérieur avec l'extérieur. Déjà l'étymologie du mot est instructive à cet égard : de la famille étymologique *entrer*, du latin *intimus* superlatif de *interior*, l'intime est ce qui se crée à l'intérieur, au fond sans fond de l'intérieur, ce qui se plie dans le tissu même de l'intérieur, ou encore ce qui se créera au for intérieur de ce qui est déjà intérieur, alors que, par ce repli, l'intérieur devient sinon extérieur du moins il s'enveloppe d'extérieurs ou d'intimes d'antan (Jullien 2013 : 33-34). Tant qu'on désire le reconduire à des oppositions binaires, intérieur/extérieur, public/privé, social/individuel, c'est justement son côté le plus intime, toujours déjà procédural qui échappe. Serge Tisseron (2011) dans la lignée de Lacan insiste sur le « désir d'extimité » pour traduire le paradoxe de l'intime : car l'intime n'*ek-siste* que par la validation du regard d'autrui, ceci dit, l'intime n'est accessible qu'en tant qu'extimité. C'est ce paradoxe qui se traduit dans des travaux d'écrivains contemporains, dont *Journal extime* de Michel Tournier (Tournier 2002).

De nature évidemment spatiale (dedans/dehors) et feuilletée (espace/temps), l'intime dénote un espace hétérotopique accueillant des traits opposés : creux, vaguement défini, nécessairement caché et paradoxalement inaccessible (et à ce titre qualifiable comme impersonnel). Aussi se réclame-t-il d'une ouverture pour s'affirmer comme un terme relationnel impliquant l'opération par laquelle se crée, se déploie un dehors, comme une condition de possibilité de toute intériorité. Car pour qu'il ait (un) lieu, l'intime, à la fois espace et temps, se doit d'instiller ses propres limites et d'« involuer » dans les plis (Deleuze 1988).

Or, avec l'apparition des nouvelles formes de sociabilité en réseau et les nouvelles technologies, l'intime apparaît aujourd'hui beaucoup plus infirme et sujet aux mutations qu'auparavant. Marquée par l'érosion ultrarapide de ses *a priori*, notre contemporanéité épuise rapidement ses concepts constitutifs, dont, par exemple, le sujet et l'objet, l'intérieur et l'extérieur, le privé et le public, etc. À propos de la « resubjectivisation par le machinique », et dans la continuité de Félix Guattari, Arnault Regnault constate avec Mizuko Ito et Daisuke Okabe une « banalisation » (Regnault 2011) de l'intime. En effet, cette « intimité ambiante » à portée de la main

¹ Voir entre autres « Les frontières de l'intime », 2005 ; Chiron-Lelièvre 2012 ; Berrebi-Hoffmann 2010 ; Hortonéda 2010 ; Baillet-Regnault 2011.

de tout le monde, à la fois collectif et impersonnel, fait l'interface avec le monde pour le sujet, ou pour cette nouvelle subjectivité qui s'élabore sur le réseau. Aussi revient-il à ce dispositif techno-social de mettre au grand jour tout le paradoxe de l'intime, et non seulement celui de l'« intimité ambiante », car l'impersonnel qu'elle met en scène serait le pendant nécessaire de ce for intérieur constitutif d'une subjectivité inaliénable, la soi-disant « essence » de l'intime.

S'il fallait revenir sur l'intime c'est moins pour constater son absolu irréductible, ou pour déplorer sa liquidation, son anéantissement suite aux flux des réseaux surchauffés, mais pour mettre en valeur son caractère performatif et relationnel. Ceci permettra de le considérer comme un fonctionnement individuant susceptible d'infirmier la coupure nette entre l'intérieur et l'extérieur, et de redéfinir par là les franges, les lisières qui séparent les espaces du public, du social et du privé. Ceci dit, l'intime se fait toujours dans la déterritorialisation, laquelle ne cesse de participer de l'impersonnel, non pas dans le sens où le terme d'« intimité ambiante » laisse entendre, plutôt dans un sens deleuzien et guattarien du terme où l'impersonnel (à côté de l'imperceptible et l'indiscernable) serait l'une des trois vertus du « devenir ». Penser l'intime comme un terme de relation consiste donc à le prendre, à le saisir dans son « devenir », comme création du réel. Dans ce qui suit, nous nous interrogerons sur le côté procédural de l'intime dont la prise n'est possible que sur un mode mineur : résistant à la vue géométrique, et partant du partage entre dedans/dehors, extérieur/intérieur, l'intime se crée dans les plis (de l'âme) et les replis (de la matière), dans l'agencement des territoires, dans les inflexions (Deleuze 1988 : 5-37).

C'est dans cet esprit que nous essayerons de déplier l'intime au sein de la triple relation « écologique » qui se met en place à la jonction de l'art, de la philosophie et de la vie. Ceci pour montrer que toute création du réel participant de l'intime, relève bien d'un acte éminemment politique, donc collectif. Ceci dit, le but de l'art, même s'il continue de creuser et se creuser dans l'intime, ce n'est de déceler ou exprimer un contenu secret, mais de « frayer des passages invisibles » devant des individuations imprévisibles, qui seront comme autant de « devenirs », autant de « composés de sensations », « percepts » et « affects » : « Ce qui se conserve, la chose ou l'œuvre d'art, est un bloc de sensation, c'est-à-dire un composé de percepts et d'affect » (Deleuze-Guattari 1991 : 154). C'est dire qu'avec la géophilosophie, philosophie pragmatique, on quitte le paradigme esthétique du modernisme, on délaisse cet héritage du romantisme qui prend l'art pour l'expression d'une subjectivité intime, d'un for intérieur caché. Aussi l'hostilité de Deleuze à l'égard de la littérature française car trop attachée à la subjectivité, à la manie du « sale petit secret » (Lawrence) s'inscrit-elle dans cette ligne de pensée. Par opposition à la littérature américaine qui « opère d'après des lignes géographiques : la fuite vers l'Ouest, [...] le sens des frontières comme quelque chose à franchir, à repousser, à dépasser », la littérature française ignore ou bien a longtemps ignoré ce devenir géographique. Comme il le dit dans *Dialogues* :

Les Français sont trop humains, trop historiques, trop soucieux d'avenir et de passé. Ils passent leur temps à faire le point. Ils ne savent pas devenir [...] tracer des lignes suivre un canal. Ils ne savent pas percer, limer le mur. Ils aiment trop les racines, les arbres, le cadastre, les points d'arborescence... (Deleuze-Parnet 1977 : 48)

Au lieu de « faire le point », au lieu de nourrir « la manie d'interpréter » (Deleuze-Parnet 1977 : 58), le modèle géophilosophique du devenir revendique une « expérimentation » de la littérature : la pragmatique dont le modèle esthétique s'élabore dans le dernier chapitre ou plateau de *Mille plateaux* (« Le lisse et le strié ») et dans *Logique de la sensation*, brouille les assises de la représentation (point de vue cartésien, perspective géométrique, distance optique, etc.). On se demande si le retour massif du sujet (la prolifération des écritures de soi) caractéristique de la littérature française à partir des années quatre-vingt-dix, ne participe pas étrangement à cette critique, ne serait-il pas le signe d'une approbation bruyante faite à l'endroit de la critique deleuzienne dont le bien-fondé, la légitimité ne nous semble que plus flagrante si l'on tient compte du débat générique peu fécond, voire stérile, devenu autotélique autour de l'autobiographie, de l'autofiction et ses avatars.

Car si retour il y a, celui du sujet, de la mémoire, du vécu, du référent, etc., ceci n'est envisageable que sur un mode mineur, clinique, géographique. Avant d'interroger quelques cas précis d'individuation de l'intime sur ces modes particuliers que les pratiques artistiques ou philosophiques mettent en œuvre, nous nous proposons, pour mieux cerner encore le cadre de notre lecture, de revenir sur deux constats, dont chacun reste à contextualiser avec la philosophie de Deleuze et Guattari. D'une part le rapport que l'intime entretient avec l'art ne se laisse pas concevoir selon le modèle de représentation (ceci dit, l'intime n'est pas l'objet de l'art, n'est pas le fond de la forme), mais sur un mode modulateur, temporel : voici l'intime qui fait appel à une temporalité inédite, dont l'existence tient à la modulation. D'autre part, si l'art est censé créer, explorer et inventer de nouvelles réalités (territoires), et de nouvelles individuations, et s'il est, par là même, en prise directe avec la réalité « politique » et collective, c'est parce qu'il est à penser comme un « agencement », agencement à la croisée de trois formes à devenir : voici l'intime comme agencement d'espaces inédits.

Quant à cet agencement dans lequel l'intime pourra s'actualiser c'est « le mot d'ordre » de *Mille Plateaux* qui nous oriente : faire de la philosophie ou penser n'est possible qu'en fonction d'un dehors qui échappe à la prise philosophique, par rapport à un dehors que l'art peut expérimenter avec ses propres moyens. Ainsi compris, non seulement l'art participe de l'élaboration d'une philosophie de l'événement et du devenir, mais il réalise aussi un point de déséquilibre, on dirait un « ferment » à la fois esthétique, intellectuel et politique censé pouvoir déplacer, déterritorialiser nos « opinions courantes » (Deleuze-Guattari 1991 : 64). C'est grâce à cette co-formation que notre rapport au monde défie la norme et résiste à la conformité. Cette co-formation, on peut l'appeler « agencement », opération à l'œuvre dans toute territorialisation, déterritorialisation, reterritorialisation. Voici les phrases de Deleuze tirées de *Dialogues* : « L'unité réelle minima ce n'est pas le mot, ni l'idée ou le concept, ni le signifiant, mais l'agencement. [...] L'agencement, c'est le co-fonctionnement, c'est la « sympathie », la symbiose. » (Deleuze-Parnet 1977 : 65-66)

Cette pragmatique, évidemment redevable à la philosophie des Stoïciens et à l'empirisme (philosophies des ET..., de conjonction), consiste à agencer les trois modes de connaissance : science, philosophie et art et les situer sur le même plan. Car, « c'est cela agencer : être au milieu, sur la ligne de rencontre d'un monde intérieur et d'un monde extérieur » (Deleuze-Parnet 1977 : 66). Deleuze et Guattari appellent aussi *sensibilia* ces « devenirs » qui ne cessent de circuler aux limbes mal définis des territoires. C'est en effet ce qui permet ou est à l'œuvre de tout acte de création du réel. Pour la philosophie, ce sont les « personnages conceptuels » qui ont le rôle de « manifester les territoires, déterritorialisations et reterritorialisations absolues de la pensée » (Deleuze-Guattari 1991 : 67) ; la science, quant à elle, « perçoit » et « éprouve » avec ses « observateurs partiels » (Deleuze-Guattari 1991 : 124) ; alors que l'art expérimente « des puissances d'affects et de percepts » avec ses « figures esthétiques » (Deleuze-Guattari 1991 : 64). Toujours est-il que les « personnages conceptuels » (et aussi des figures esthétiques) partagent certains traits : ils sont « instables », se meuvent dans « les enclaves ou les marges d'une société », tels « l'étranger, l'exclu, le migrant, le passant, l'autochtone, celui qui rentre dans son pays... » (Deleuze-Guattari 1991 : 65-66) ; et aussi le « penseur », ou le nomade à la suite de ses animaux, ou encore l'écrivain qui fait bégayer sa langue maternelle. Faire bégayer, trouver, faire filer, mais aussi – en relation avec la terre – « grimper » et « descendre », ces actes appartiennent aux « traits dynamiques » des personnages conceptuels et des figures esthétiques, autant de « bègues » qui créent des sensations (intimes) des affects, autant de devenirs non-humains de l'homme et des percepts.

Ces intercesseurs nomades, mineurs – qui sont les « véritables sujets » (Deleuze-Guattari 1991 : 62) du philosophe, des « cristaux » ou « germes de la pensée » (Deleuze-Guattari 1991 : 68), réalisent l'agencement des et entre territoires, entre l'intérieur et l'extérieur. À cheval entre l'intérieur et l'extérieur, entre l'intime et le collectif, l'artiste se doit de renier les deux, il a à renoncer « au procès personnel de la mémoire » tout comme « à l'idéal collectif de la commémoration » et à rester du côté de l'hétérogène, de l'impersonnel, de l'indiscernable, de ce qu'il lui faut pour pouvoir appeler le « peuple qui manque » de Klee. Aussi l'artiste opère-t-il (opérer veut dire travailler, lire, écrire, composer, danser, marcher, tailler, etc.) dans les plis et replis de la matière et de l'âme – autant de « non-lieux » auxquels on ne peut avoir accès que sur un mode mineur, à savoir « clinique ». Deleuze reconnaît l'athlétisme de l'artiste et du philosophe, sa capacité de supporter l'inassimilable ; c'est le nécessaire non-conformisme qui lui promet l'invention d'autres possibilités de vie « intime ».

L'art – pour reprendre le dernier Deleuze de *Critique et clinique* – se définit comme un processus impersonnel où l'œuvre se compose un peu comme un cairn, avec les pierres apportées par différents voyageurs et devenants (plutôt que revenants) qui dépendent ou non d'un même auteur (Deleuze 1993 : 87).

On sait, l'accès au monde se fait par des biais symboliques. Or, comment appeler cette procédure qu'est l'« opération du Réel » (Deleuze 1985 : 42) qui s'interdit le moule de la représentation et son espace relationnel abstrait. Deleuze appelle « modulation » cette représentation procédurale créatrice du Réel dans la lignée de Cézanne et de

Gilbert Simondon. Cette notion repérée dans l'ouvrage magistral de Simondon, *L'individu et sa genèse physico-biologique*, et que Deleuze recense en 1966 (Deleuze 2002 : 120-124), réapparaît une première fois dans *Logique du sens*, dans un contexte étayé par Artaud, Carroll et Wolfson. La modulation y désigne une technique en vue de récupérer la physique du sens, laquelle dans la conception saussurienne de la langue échappe à la prise du signe. Deleuze découvre chez et avec Artaud que « [t]out est de la physique [...] Tout mot est physique, affecte immédiatement le corps » (Deleuze 1969 : 106, 107). Ainsi compris, la langue est habitée par un « pur langage-affect » porté par les « surcharges consonantiques, gutturales et aspirées » et « accents intérieurs », « cris » et « souffles » (Deleuze 1969 : 109). Cette matière molle et « mouillée » se voit sécrétée par la modulation qui efface la valeur molaire, syllabique du langage articulé. À conjuguer de la sorte la surface des Stoïciens, la schizophrénie et les concepts de la techno-philosophie de Simondon (disparition, individuation, milieu), Deleuze arrive à opérer une prise le Réel, et provoquer un état métastable où l'émergence ou l'hétérogenèse du sens a lieu. C'est le lieu même de l'intime qui se laisse « voir » sur un mode haptique, dynamique (Deleuze 1981).

Modulations intimes : ébauches

Les vagues de Marie Darrieussecq. D'un livre à l'autre Marie Darrieussecq invente un monde à conjonctions. Les gestes qu'elle met au service de ce travail d'agencement consistent en ceci : composer, moduler des espaces-temps loin de l'équilibre, expérimenter des percepts et des affects en investissant les territoires de la jointure (*youangui*, *vague*) ; plier, rester toujours « entre » équilibres, genres (autofiction), identités (*fantôme*) ; marcher toujours à côté ; être toujours en attente, aux aguets, en vue de pouvoir capturer tout devenir qui émerge à toute vitesse et à toute lenteur (Gyimesi 2015 ; 2016).

Écrire à deux. Deleuze et Guattari. Replis conceptuels qui s'agencent avec l'intime : moléculaire, mineur, rhizome, pli, lignes de fuite, affect, percept, virtuel, diagramme, ritournelle, clinique, bégaiement, littéralement, devenir, etc.

Vivre, percevoir, écouter, voir et lire « littéralement ». L'enjeu ultime de la modulation consiste à tout com-prendre, tenir ensemble. Même si, cette prise implique un investissement impossible : une attention (sensibilité) microscopique, moléculaire susceptible de retenir, de capturer aussi le temps « non-pulsé ». Ainsi moduler désigne une opération par laquelle on fait bégayer la langue, par laquelle on se détache une fois pour toutes de la représentation, de la signification pour revenir à la lettre. Non seulement lire, mais écouter et voir littéralement, c'est le programme impossible lancé dans *Mille Plateaux*, car « [c]e n'est pas seulement littéralement qu'on parle, on perçoit littéralement, on vit littéralement, c'est-à-dire, suivant des lignes, connectables ou non, même quand elles sont très hétérogènes. » (Deleuze-Guattari 1991 : 246)

A vouloir saisir l'enjeu de cette littéralité paradoxale, modulaire défiant évidemment le partage traditionnel entre sens littéral et sens métaphorique, il faut comprendre la temporalité « aïonique » du travail artistique. Deleuze cite à ce propos

Simondon : « un modulateur est un moule temporel continu... Mouler est moduler de manière définitive, moduler est mouler de manière continue et perpétuellement variable. » (Deleuze 1981 : 126) Mais comment pouvoir rendre cette temporalité paradoxale ?

En 1986, Deleuze consacre une lecture passionnante à *Pierre Boulez, lecteur de Proust*. Cette lecture musicale découvre en Proust une temporalité qu'il est impossible de rendre avec des concepts traditionnels de la continuité ou de la rupture. « Boulez – dit-il – a défini une grande alternative : compter pour occuper l'espace-temps, ou bien occuper sans compter. mesurer pour effectuer les rapports, ou bien remplir les rapports sans mesure. Précisément son lien avec Proust ne serait-il pas de second type : hanter ou être hanté, occuper ou être occupé sans compter, sans mesurer ? » (Deleuze 2003 : 272)

Tant qu'on compte, on reste du côté du « strié », de la pulsation, du temps pulsé, de la maîtrise, du calque, dans un espace qui reste optique, éloigné, et comme tel forcément « critique », tant qu'on occupe le matériau, on voit de près, et l'espace strié se lisse, donne accès à une vision « haptique », lieu d'émergence de sensations inédites, percepts et surtout affects. C'est ainsi que l'on écoute et voit et aussi on lit, c'est de cette manière que l'on expérimente un texte nécessairement hétérogène. À suivre ainsi l'impératif deleuzien des *Dialogues* – « expérimentez », « n'interprétez jamais », le lecteur entre dans un devenir qui lui fait « perdre le visage ». C'est par cette expérimentation que la critique devient « clinique », ouverte à des « individuations très spéciales, [...] sans "sujet" » (Deleuze-Parnet 1977 : 42). Et c'est par cette expérience que l'acte de création – comme l'intermezzo schumanien – nous fait immerger dans un temps non-pulsé, où l'attention « époche » nous prive de toute lecture linéaire. La littéralité revendiquée par Deleuze et Guattari, consiste donc à vouloir saisir les forces (intimes), capter « toutes les vitesses différentielles » du matériau artistique, c'est-à-dire l'intime. Avec l'acte de création, on devient semblable à Fred Astair, qui « quand il danse la valse, ce n'est pas 1, 2, 3, c'est infiniment plus détaillé » Ou encore :

Le tam-tam, ce n'est pas 1, 2. Quand les Noirs dansent, ce n'est pas qu'ils soient saisis d'un démon du rythme, c'est qu'ils entendent et exécutent toutes les notes, tous les temps, tous les tons, toutes les hauteurs, toutes les intensités, tous les intervalles (Deleuze-Parnet 1977 : 42).

Ne seront-ils pas tous nos intimes ?

UNIVERSITÉ DE SZEGED
maître de conférences habilitée
gyimesi@lit.u-szeged.hu

BIBLIOGRAPHIE

BAILLET, Florence (2011). « L'intime et le politique dans la littérature et les arts contemporains : Introduction », *Le Texte étranger* n° 8, [En ligne], URL :

<http://dela.univ-paris8.fr/etranger/pages/8/baillet.html>. Page consultée le 15 avril 2019.

BAILLET, Florence – Arnauld REGNAULT (dir.) (2011). « L'intime et le politique dans la littérature et les arts contemporains », *Le Texte étranger* n° 8, [En ligne], URL : <http://dela.univ-paris8.fr/etranger/etranger8.html>. Page consultée le 15 avril 2019.

BERREBI-HOFFMANN, Isabelle (2010). « Les métamorphoses de l'intime. Repenser la relation entre le public et le privé au travail », *EMPAN* n° 77, 13-17, [En ligne], URL : <https://www.cairn.info/revue-empen-2010-1-page-13.htm>. Page consultée le 15 avril 2019.

CHIRON, Eliane – Anaïs LELIEVRE (dir.) (2012). *L'intime, le privé, le public dans l'art contemporain*, Paris : Publication de la Sorbonne.

DEBAISE, Didier (2004). « Le langage de l'individuation », *Multitudes* n° 18, 101-106, [En ligne], URL : <https://www.cairn.info/revue-multitudes-2004-4-page-101.htm>. Page consulté le 15 avril 2019.

DELEUZE, Gilles (1969). *Logique du sens*, Paris : Minuit.

DELEUZE, Gilles (1981). *Francis Bacon. Logique de la sensation*, Paris : Éd. de la Différence.

DELEUZE, Gilles (1985). *Cinéma 2. L'image-temps*, Paris : Minuit.

DELEUZE, Gilles (1988). *Le Pli. Leibniz et le baroque*, Paris : Minuit.

DELEUZE, Gilles (1993). *Critique et clinique*, Paris : Minuit.

DELEUZE, Gilles (2002). *L'île déserte et autres textes. Textes et entretiens 1953-1974*, Édition préparée par David Lapoujade, Paris : Minuit.

DELEUZE, Gilles (2003). *Deux régimes de fous. Textes et entretiens 1975-1995*, Édition préparée par David Lapoujade, Paris : Minuit.

DELEUZE, Gilles – Félix GUATTARI (1980). *Capitalisme et schizophrénie 2. Mille Plateaux*, Paris : Minuit.

DELEUZE, Gilles – Félix GUATTARI (1991). *Qu'est-ce que la philosophie ?*, Paris : Minuit.

DELEUZE, Gilles – Claire PARNET (1977). *Dialogues*, Paris : Flammarion.

GYIMESI, Timea (2015). « Être poreux au monde. Du dynamisme moléculaire de l'(auto)fictif à la Marie Darrieussecq », Jean-Michel Devésa (dir.), *Littérature du moi, autofiction et hétérographie dans la littérature française et en français du XX^e et du XXI^e siècles*, Bordeaux : Presses universitaires de Bordeaux, 65-73.

GYIMESI, Timea (2016). « Quelqu'un quelque part "entre" », Céline Domengie et Oriane Helbert, *Quelque part dans l'inachevé*, Bordeaux : Laboratoire CLARE - Université Bordeaux Montaigne, [En ligne], URL : <https://www.cairn.info/revue-empen-2016-1-page-13.htm>.

<https://quelquepartdanslinacheve.files.wordpress.com/2016/11/livre-2-3-3.pdf>. Page consultée le 15 avril 2019.

HORTONEDA, Janine (2010). « Utopie et hétérotopie. En quête de l'intime », *EMPAN* n° 77, 69-78, [En ligne], URL : <https://www.cairn.info/revue-empan-2010-1-page-13.htm>. Page consultée le 15 avril 2019.

JAY, Martin (1993). « Les régimes scopiques de la modernité », traduction : Michèle Albaret, *Réseaux*, vol. 11, n° 61 « Vers une nouvelle pensée visuelle », 99-112, [En ligne], URL : https://www.persee.fr/doc/reso_0751-7971_1993_num_11_61_2406. Page consultée le 15 avril 2019.

JULLIEN, François (2013). *De l'intime. Loin du bruyant Amour*, Paris : Grasset & Fasquelle.

REGNAULT, Arnaud (2011). « Vers une resubjectivisation par le machinique ? », *Le Texte étranger* n° 8, [En ligne], URL : <http://dela.univ-paris8.fr/etranger/pages/8/regnauld.html>. Page consultée le 15 avril 2019.

TISSERON, Serge (2011). « Intimité et extémité », *Communication* n° 88, 83-91, [En ligne], URL : https://www.persee.fr/doc/comm_0588-8018_2011_num_88_1_2588. Page consultée le 15 avril 2019.

TOURNIER, Michel (2002). *Journal extime*, Paris : Gallimard.



X 280533